

Il y a, mesdemoiselles, un quatuor de Beethoven qui porte pour épigraphe ces mots: *Le faut-il? il le faut*. C'est là maintenant ma devise. Oui, puisqu'*il le faut*, puisqu'on le veut, puisqu'il est de mon devoir, que dis-je? de ma destinée d'obéir aux ordres souverains de la Directrice du *Journal des Jeunes personnes*, je vais parler des concerts. Ainsi, désormais, plus de coin du feu, plus de causeries en famille, entre amis, après le dîner, autour de cette table où bientôt il faut faire place à la bouilloire aux flancs arrondis, d'où jaillissent en grondant les flots d'un thé brûlant et parfumé qui vont s'épandre dans les tasses à la ronde; plus de ces flâneries en pantoufles et en robe de chambre devant les rayons de cette armoire à livres, où toutes les nuances du maroquin brillent à l'œil, le rouge, le bleu, le vert foncé, le vert tendre, le violet, le Lavallière, le citron, etc., où le *Montaigne* de 1580 dans sa première reliure, le *Virgile* Elzévir de 1636, habillé par Derome, le *Molière* de 1673 en vieux veau fauve, le *Racine* de 1696, aux armes de Machault, passent de mains en mains.

Non, plus de ces doux passe-temps. Il faut sortir, quelque froid ou quelque humide qu'il fasse. Adrienne, préparez-moi mes souliers, mes guêtres, mes caoutchous, ma pelisse, mon parapluie; brossez mon chapeau. Voyons! ai-je bien mes lunettes, mon lorgnon, mes gants, ma tabatière? Adieu, ma femme, adieu, mes enfants, adieu, *Cocotte*, adieu, cher voisin. Il me faut aller à la salle Herz, à la salle Erard; il me faut grimper la rue Rochechouart pour gagner la salle Pleyel; ou bien il faut se rendre au Conservatoire, au Cirque-Napoléon, là-bas, au boulevard du Calvaire. Et pourquoi *le faut-il?* — *Il le faut*, il le faut, me dit-on, pour ma santé.

Pour ma santé! Vous ne savez pas, mesdemoiselles! J'ai découvert que notre Directrice était de complicité avec mon médecin. Où et comment l'a-t-elle déniché, ce cher docteur? Ma fois, c'est là le mystère. Tant il y a que, l'autre semaine, j'étais horriblement souffrant d'une névralgie; ma porte s'ouvre, mon médecin entre. Je ne l'avais pas fait demander. Comme d'ordinaire, sa démarché est solennelle, sa physionomie épanouie avec gravité, ses yeux pénétrants, sa bouche à demi-railleuse. — Soulagez-moi, lui dis-je, cher docteur, je suis accablé. — Il s'assied, prend la parole et dit:

// 147 // Le pire des états... — C'est l'état populaire, continuai-je. — Non, reprit-il, à quoi bon répéter un vers de Corneille? Je dis seulement: Le pire des états, c'est l'état où nous sommes! lorsque par paresse, faute d'énergie, nous nous laissons aller à nos goûts casaniers; lorsque, comme vous, nous nous enterrons dans nos paperasses et nos bouquins. Prenez l'air, pardieu; sortez le matin après votre déjeuner, sortez surtout le soir après votre dîner. Les occasions de vous distraire ne vous manquent pas. Vous avez vos entrées aux théâtres; toutes les salles de concerts vous sont ouvertes. Allez entendre nos virtuoses, et, puisque vous avez la manie d'écrivasser, faites part de vos impressions aux lectrices du *Journal des Jeunes personnes*.

— Ah! lui dis-je, vous connaissez le *Journal des Jeunes personnes*?

— Oui, j'ai l'honneur d'être son médecin.

— Ainsi, mesdemoiselles, c'est par ordonnance de mon médecin et du vôtre que j'écris ce compte-rendu de la saison des concerts.

Parlons d'abord des concerts populaires du Cirque Napoléon. C'est là une grande œuvre, c'est une vraie fondation: Mettre à la portée du peuple les grands chefs-d'œuvre de la musique instrumentale! Appeler l'ouvrier, l'artisan, à apprécier Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Mendelsshon [Mendelssohn]! faire payer 75 c., 1 fr. 50 c., ce qui, au Conservatoire, se paie 8 fr., 10 fr., 12 fr.! Et quel succès! et quelle ivresse! et quel enthousiasme! Comme ce peuple écoute religieusement et en silence! avec quelle intelligence il saisit toutes les beautés, toutes les finesses! Entendez-vous, au milieu, de ce pianissimo de l'orchestre, ce frémissement aussitôt comprimé qui, comme une brise, parcourt toutes les parties de la vaste enceinte: puis, quand le morceau est achevé, quelle verve de bravos, d'applaudissements! Oui, ce peuple s'est montré digne de pénétrer dans ces mystères de l'art; il a prouvé qu'il était digne de ce que M. Pasdeloup a fait pour lui. L'orchestre de M. Pasdeloup est excellent; les morceaux que j'ai entendus ont été exécutés d'une manière irréprochable. Oui, M. Pasdeloup, soignez bien votre exécution; ne vous endormez pas sur vos lauriers; apportez le plus grand scrupule dans le choix de vos instrumentistes, et vous verrez s'étendre au loin les bienfaits de cette éducation musicale, permettez-moi d'ajouter: morale, et vous aurez mis en lumière cette vérité que les vrais génies sont toujours les plus populaires.

Le Conservatoire a donné ses trois premières séances. Même concours, même affluence que par le passé. Dans la seconde, M. Théodore Ritter a joué le concerto pour piano en *sol* avec orchestre, celui dans lequel, en 1832, il y a trente ans, nous avons entendu Mendelsshon [Mendelssohn]. Quelle œuvre délicate et fière, pompeuse et légère! Et Ritter, avec quelle puissance contenue, avec quelle perfection de détails il l'a rendue! Mendelsshon [Mendelssohn] l'eût applaudi le premier. Disons mieux: Mendelsshon [Mendelssohn] ne jouait pas mieux que lui.

Nous avons eu, dans la même séance, une symphonie d'Haydn, en *ut*, la vingt-cinquième, si je ne me trompe; une merveille de finesse, de grâce, de bonhomie spirituelle et naïve. Le menuet de cette symphonie est un ancien menuet comme le dansaient nos aïeux, — air de cour, cadences arrondies, — style antique et solennel. Le rondo est un prodige de verve, où le compositeur a prodigué tous les trésors d'une imagination riante et juvénile. Ce morceau a été redemandé par acclamation. Quelle vigueur et quelle fraîcheur dans ce vieux Haydn!

MM. Maurin, Chevillard, Viguiet et Sabatier, assistés de M. E. Ritter, ont repris leurs séances de musique de chambre consacrées aux dernières œuvres de Beethoven.

Il y a là, véritablement, quelque chose d'inexplicable. Il y a longtemps que nous disons que ces musiciens ont atteint la perfection de l'exécution, de l'ensemble, du style, et chaque année, celle-ci notamment, nous trouvons qu'ils ont fait un progrès sur l'année dernière. Arrangez cela! Maurin me disait, un de ces jours derniers: «Ne parlons pas du style,

de l'ensemble; mais voilà quatre archets. Obtenir de ces quatre archets la même intensité de son et la même qualité de son; ne trouvez-vous pas qu'il y a là un problème? Et bien! c'est ce problème que nous cherchons à résoudre.»

C'est ce problème, mesdemoiselles, que je vous donne à méditer.

Êtes-vous allées aux mercredis de M. A. Gouffé? — aux séances de MM. Armingaud et Jacquart, assistés de M. Lubak et de madame Massart? — à celles de MM. Alard et Franchomme, assistés de M. Planté? — à celles de M. et madame Dien, assistés de M. Camille Saint-Saëns, dans le local des sociétés savantes? — A celles de M. Lamoureux? Prenez garde, mesdemoiselles, ne vous exposez pas comme moi au reproche de paresse, sans quoi votre Directrice et la mienne pourrait bien nous faire marcher par ordonnance du médecin.

Je pense, mesdemoiselles, que vous ne feriez pas mal de perfectionner votre éducation musicale, en assistant aux cours que M. Bernardin Rahn fait dans ce même local des sociétés savantes. Ces cours sont gratuits, et fort instructifs. M. B. Rahn a profondément étudié // 148 // les procédés au moyen desquels les maîtres écrivent leurs chefs-d'œuvre, et son grand talent est d'expliquer si clairement ces procédés que chaque auditeur, dans deux ou trois séances, sait parfaitement à quoi s'en tenir sur la manière de conduire une mélodie dans un ton donné, de passer dans les tons relatifs, de moduler dans les autres tons, et de s'accompagner lui-même.

Plusieurs d'entre vous ont assisté au concert qu'a donné, chez Pleyel, Mademoiselle Marie Ducrest, une très habile cantatrice, fort recherchée dans les salons aristocratiques. Je suppose aussi que vous avez sur votre piano l'*andante* et le *scherzo* que Madame Viguiier a publiés chez l'éditeur Girod. Ces deux morceaux révèlent un talent tout féminin, rêveur et mélodique, et supposent une grande habileté d'exécution.

M. Gustave Satter est un très grand pianiste. Il est de l'école de Liszt. Dans son concert, chez Erard, il a exécuté l'ouverture du *Tannhauser* avec tant de talent, tant de fidélité, tant de sonorité et d'effet, que cette ouverture, malgré les choses remarquables qu'elle renferme, a paru aussi insupportable au piano qu'elle l'est à l'orchestre. C'est l'abus de l'effet, et de l'effet continu, implacable. M. G. Satter a obtenu un grand succès dans quelques morceaux de sa composition. Je crains, seulement, qu'il ne donne trop dans le style fantaisiste, lequel est de peu de durée. Le style classique, au contraire, résiste à la mode et à ses caprices.

A propos de style classique, mesdemoiselles, je crois vous faire plaisir en vous disant que j'ai passé hier une soirée délicieuse chez madame Erard, où, en tout petit comité, mademoiselle Mongin nous a fait entendre une foule de morceaux du *Trésor des pianistes* que publie M. Farrenc. J'ai beaucoup admiré le jeu plein de finesse, de netteté, de pureté de cette aimable artiste. C'est la perfection que ce jeu-là. Mais ce qui m'a abasourdi, ce que je n'ai pu lui exprimer à elle-même qu'imparfaitement,

c'est la manière dont elle s'identifie avec l'esprit, le caractère, le style de chacun de ces auteurs depuis Byrde [Byrd] qui vivait en Angleterre sous le règne d'Élisabeth, jusqu'à Chopin. C'est un instinct, c'est une intelligence admirable. Mademoiselle Mongin aime véritablement la musique, la vraie musique, la musique du passé, du présent et de l'avenir, la musique éternelle; car il y a dans ces vieux maîtres des morceaux qui seraient écrits aujourd'hui, par leurs pères, bien entendu, comme ils ont été écrits il y a cent, cent vingt et cent cinquante ans, c'est-à-dire des morceaux qui seront toujours jeunes et sur lesquels le temps n'a pas de prise.

Si vous avez la bonne fortune de connaître mademoiselle Mongin, faites-vous jouer les *Tours de passe-passe* de F. Couperin, une étude en *fa* de Kinberger, une gavotte du père Martini, et puis du Sébastien et de l'Emmanuel Bach, et puis du Durante, et puis du Rameau, etc.

Voilà la musique qu'aime mademoiselle Mongin; c'est-à-dire qu'elle est la musique elle-même, la musique incarnée. Aussi quelle légèreté et quelle grâce! Quelle exactitude sévère et quel abandon charmant! C'est ce qu'on peut entendre de plus exquis. Et quel goût dans les ornements, les appoggiatures, les trilles des diverses époques! Je ne sais pas où cette enfant a été prendre la clé de toutes ces traditions, le secret de toutes ces choses délicates et naïves, car cela ne s'apprend pas. Elle les a devinées. Aussi est-ce la plus rare organisation que je connaisse.

Tout ce que je vous dis là est l'expression sincère de ma pensée. Mais je le dis aussi parce que j'ai besoin moi-même de fixer cette impression au moment où elle est toute fraîche, car elle date d'hier soir.

Maintenant, mesdemoiselles, permettez-moi en terminant de vous recommander un trio pour piano, violon, violoncelle, d'une exécution facile, dû à un maître, M. S. de Staumer, qui jouit dans sa patrie d'une haute célébrité musicale. Cette œuvre charmante est dédiée à une charmante jeune personne, Mlle Marie de Staumer, bien digne d'un tel père et d'une semblable dédicace.

Journal Title: JOURNAL DES JEUNES PERSONNES

Journal Subtitle: None

Calendar Date: MARS 1862

Printed Date Correct: Yes

Year: 30<sup>e</sup> ANNÉE

Pagination: 146 à 148

Title of Article: REVUE MUSICALE

Subtitle of Article: LES CONCERTS POPULAIRES. — LES CONCERTS DU CONSERVATOIRE. — M. THÉODORE RITTER. — LES SÉANCES DE MUSIQUE DE CHAMBRE. — MADEMOISELLE MARIE DUCREST. — MADAME VIGUIER. — M. GUSTAVE SATTER. — LE *Trésor des pianistes*. — MADEMOISELLE MONGIN. — TRIO DE M. DE STAUMER. — LES COURS DE M. BERNARDIN RAHN.

Signature: J. D'ORTIGUE.

Pseudonym: None

Author: Joseph d'Ortigue

Layout: Internal main text

Cross-reference: None